

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DEVAUD

Méchant ! / Alfred Nello

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 2, p. 114-116

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Méchant !

Oh! la volupté du cigare fumé indolemment, l'après-dîner, dans le petit berceau de feuillage, au fond du jardin !

La nuit, l'orage s'était abattu en ondée brutale sur la vallée gruyérienne. Mais le soleil avait absorbé bien vite la rosée ; il avait desséché et pulvérisé la boue des routes qui serpentaient, aveuglément blanches, au travers des gazons. Les montagnes se voilaient de nouveau d'une buée poussiéreuse. Il faisait chaud.

Je me réfugiai dans le pavillon du jardin, dont les minces cloisons de briques étaient abondamment tapissées de vigne vierge. Les rameaux drus avaient retenu quelque humidité de la nuit. Il faisait presque frais dans ce petit réduit.

Etendu nonchalamment dans un fauteuil d'osier, je parcourais, tout en soufflant de longues bouffées de fumée bleue, *Corbin et d'Aubecourt* de Veillot. Soleil et fraîcheur, cigare et lecture, rêverie exquise et bien-être reposant, c'était bien, comme a dit quelque part M. Paul Bourget, l'une de « ces journées de parfaite beauté où il semble que toutes les circonstances se réunissent pour porter l'âme à son plus haut degré d'émotion heureuse : la saison qu'il est, le temps qu'il fait, la lumière du ciel, le coloris du paysage, la rencontre d'un chef-d'œuvre... »

C'était si suave, cette demi-somnolence, que j'en voulus à Pascal, qui entra brusquement, de l'avoir interrompue.

— Kaly, que viens-tu faire ici ? Ne t'ai-je pas dit de me laisser tranquille ?

Il avait la mine boudeuse et les yeux brillants. Cette apostrophe fit tomber les coins de ses lèvres ; les larmes jaillirent pour tout de bon.

— Je vois bien qu'il faut m'en aller, puisque personne ne veut plus de moi !

— T'en aller ! Et pourquoi donc ?

— Parce que personne ne veut plus de moi. Papa repose : j'ai dû sortir. Maman range la salle à manger ; elle m'a mis dehors. Berthe et Jeanne s'en sont allées et n'ont pas voulu de moi. On ne veut pas que je coure les rues avec les gamins. Toi, tu me repousses, il faut bien que je m'en aille !

— Où donc irais-tu ?

— Au chalet des *Clefs*. Jean Pittet, l'*armailli* de là-haut m'a invité.

— Aux *Clefs* ! Et qu'y faire ?

— Le *buébo*, pardi ! Jean Pittet m'a dit qu'il m'engagerait pour garder les génisses.

Je toisai narquoisement ce minuscule bonhomme de dix ans, bien trop petit pour son âge, aux os minces, à la peau délicate, si propre, car maman a la passion de la propreté.

Il me regardait fixement, de ses yeux gris, d'un gris vulgaire, mais dont la prunelle était noire et profonde quand il avait ses accès de désolation, ses désespoirs occultes et aussi ses tendresses subites et câlines.

Lui, avec sa blouse que nulle tache ne souille, dont nul pli n'est faussement engagé sous la ceinture de cuir ; lui, avec son pantalon court, avec ses souliers artistement lacés, sur lesquels on ne perçoit jamais le moindre affaissement des chaussettes ; lui, si délicieusement frais, dans l'indispensable saleté du chalet ! La drôlerie !

Je revis la scène matinale de la visite sanitaire que maman opérait gravement afin de vérifier l'authenticité du lavage et la netteté de la toilette. Je revis encore en connexion avec le chalet boueux et sordide, la non moins importante opération du soir: « Kaly, ce qu'il t'en faudra d'eau, là-haut, pour laver la bouse sur tes mollets ! »

C'en fut trop ; il s'enfuit. Et j'eus la conscience de n'avoir pas été gentil. Car Kaly avait pour moi une sorte de culte. J'étais le grand frère du collègue, un être supérieur par conséquent, extraordinaire, peu coutumier. Aussi son affection se mêlait-elle étrangement de passion, d'enthousiasme et de respect.

Et puis, moi aussi, je l'aimais beaucoup.

J'avais dû être bien méchant. Cela brisa l'enchantement de la rêverie.

ALFRED NELLO.